

LITTÉRATURE



Remco Campert, prix des Lettres néerlandaises

Remco Campert (° 1929), poète et romancier, a été couronné récemment du prix des Lettres néerlandaises 2015, un prix attribué, tous les trois ans, à un auteur néerlandophone des Pays-Bas ou de Belgique. Son œuvre monumentale (une trentaine de romans et nouvelles, plus de vingt recueils de poèmes, quelques livres pour enfants et des liasses de chroniques pour la presse) est appréciée non seulement dans les cercles littéraires, mais également au sein du grand public. Ce succès, il le doit, sans aucun doute, à son style clair (ludique, écriture anecdotique) qui livre l'image d'un écrivain dont le souci principal est de divertir ses lecteurs. Cet objectif se retrouve dans les billets hebdomadaires qu'il écrit pour le quotidien néerlandais *de Volkskrant*, où, tour à tour, il parodie le langage des hommes politiques, évoque, avec un sens prononcé de l'atmosphère, des souvenirs de jeunesse, raconte des scènes de la vie de *Somberman*, le désespéré profond, ou donne à la poésie la place qui, pense-t-il, lui revient: au centre de la vie quotidienne.

Dans ses premiers textes en prose, Campert apparaît comme un représentant d'un existentialisme allégé. Les personnages principaux de ses récits et romans sont souvent apathiques, timides et gauches et souffrent d'impuissance créative. Plutôt qu'aux grands idéaux, ils s'intéressent à leur propre sort: «La vie est la vie, il faut que vie se passe», dit-il dans l'un de ses poèmes. Doué d'un sens aigu de l'ironie et maniant l'euphémisme, il décrit ces personnages dans leur désespérance.

Un exemple typique en est la formulation qu'il donne, dans le roman *Het gangstermeisje* (La Fille gangster, 1965), de la situation dans laquelle ils se trouvent: non pas un état, mais «l'absence d'un état». Parce qu'il joue avec les mots, notamment dans son premier roman,



Remco Campert.

Het leven is vurrukkulluk (La vie est fenntess-tique, 1961), et que, dans le ton de ses écrits, la note de bonheur n'est jamais absente, on a parfois comparé l'œuvre de Campert à celle de Raymond Queneau, aussi bien à *Zazie dans le métro* qu'à *Le Dimanche de la vie*.

Dans sa poésie, Campert est bien plus sérieux. Tout comme celle des autres poètes du Mouvement des années cinquante (un groupe de jeunes poètes qui, dans les années 1950, a milité pour un renouvellement radical de la poésie de langue néerlandaise), son œuvre témoigne d'une foi profonde dans le pouvoir de la poésie d'influencer notre vision de la réalité. Il y montre aussi son engagement. Non pas celui du militant qui se croit capable de forcer la solution des grands problèmes; «Je ne connais pas de mots magiques / comme peuple ou solidarité», écrit-il dans un poème. L'engagement de Campert s'exprime en considérations incidentes; il est l'observateur sur la touche ou devant la télévision, qui se dit pris de doute sur son rôle en tant qu'écrivain face au spectacle des atrocités: «Bras amputés / gorges

tranchées / sang qui pisse / et toujours écrire / et toujours penser qu'il ne faut pas écrire sur ce sujet / et encore écrire / et encore penser / qu'il ne faut pas écrire sur ce sujet». Bref, son espoir s'appuie sur le bon sens. Ce qu'il formule ainsi dans un autre poème: «se poser une question à soi-même / ainsi commence la résistance / ensuite poser cette question à un autre».

Il est certain que la Deuxième Guerre mondiale a fortement influencé la poésie de Campert. Poète débutant, il a régulièrement été confronté au sort de son père, auteur du plus célèbre poème de résistance néerlandais, décédé dans un camp de concentration. Ce n'est que quelques décennies plus tard qu'il a réussi à faire une place à ces événements dans son œuvre. Lorsqu'il parle de la guerre dans ses premiers poèmes, c'est souvent avec une distance mélancolique, par exemple, quand il raconte qu'avec ses amis il jouait avec les débris d'un bombardier abattu: «après, je suis rentré à la maison, désespéré / ce jour-là non plus, je n'ai pas encore trouvé la trace / du temps traîné / dans le sable où on s'enfonce». Dans nombre de ses poèmes, Campert donne l'impression de ne parler que pour lui-même. Souvent, dans ses recueils, il a repris, sous le titre *Gemompel* (Murmures), de petits groupes de poèmes inachevés, mais auxquels il est cependant trop attaché pour les laisser tout simplement tomber. Parfois, il s'agit d'un aphorisme hésitant, d'une anecdote sans importance ou de l'évocation d'une ambiance. Sa capacité à dire, dans ces poèmes, les choses les plus remarquables sans avoir l'air d'y toucher est caractéristique de son laconisme face à la vie et de sa gravité ironique. Un exemple: «Plus j'essaie d'être clair / plus je m'empêtre dans mes mots / cela me semble un phénomène typique / en quelque sorte».

Si ses personnages ont souvent du mal à organiser leur vie, voire à s'exprimer exactement à ce sujet, l'improvisation les aide à s'en tirer nettement mieux. Il en est de même pour l'auteur. Campert n'est pas un bâtisseur, mais un homme chez qui les récits et les poèmes semblent avoir surgi tout à coup. «L'art de ce

siècle, c'est le jazz», écrit-il, et ce ne sont pas des paroles creuses: il est fasciné par les musiciens de jazz, qui, tout en improvisant, créent la réalité. «Il faut saisir le monde / et en faire la réalité», sont les premiers vers d'un autre poème, dans lequel il explique que le véritable artiste est un «instrumentiste» des mains de qui on voit naître quelque chose: «L'art se situe / au point de naissance. / Il n'est que par / cette naissance: c'est là que la réalité / s'est concentrée».

Bien que l'œuvre de Campert reflète une certaine incertitude à propos du métier d'artiste, l'écrivain arrive toujours à sortir du pétrin en se tirant lui-même par les cheveux, à la Münchhausen, grâce à des phrases revigorantes telles que: «Je dois rester / auprès de ce qui me touche / et ce qui me touche / doit vouloir rester auprès de moi». Grâce à cette attitude, Remco Campert demeure un jeune écrivain.

Ad Zuiderent (Tr. M. Goche)

Remco Campert recevra le prix des Lettres néerlandaises des mains du roi Philippe au palais royal de Bruxelles en octobre 2015. Le prix est assorti d'une somme de 40 000 euros.